

## Sur le meurtre d'enfant

---

L. E. PRADO DE OLIVEIRA

La position de Freud est connue : pour être compris, le mythe doit être renversé, de manière à s'accorder à la réalité telle que nous la connaissons. Ainsi, ce ne fut pas Eve qui sortit d'Adam mais l'inverse : l'homme naît de la femme. Renversement qui accorde à la femme une position trop souvent négligée. Il devrait en aller de même pour le meurtre du père. Si le père a voulu tuer le fils, il n'a pas réussi. Sauvé, devenu adulte, le fils tue le père.

Ce renversement et ses conséquences cliniques ont été bien démontrés par G. Rosolato<sup>1</sup> : le sacrifice porte sans doute sur le fils, et la configuration fantasmatique du meurtre du père est largement prévalente dans les phobies, les névroses obsessionnelles et les trois religions monothéistes. G. Rosolato ouvre ainsi la porte à l'exploration d'autres configurations fantasmatiques, dans d'autres organisations névrotiques ou figurations fantasmatiques, dans d'autres organisations névrotiques ou religieuses. Et, dans la mesure où le sacrifice n'est pas l'apanage des religions monothéistes, ni les fantasmes de meurtre et de sacrifice le privilège de la névrose obsessionnelle ou de la phobie, notre curiosité se tourne vers d'autres configurations possibles du fantasme central qu'est le *meurtre*<sup>2</sup>. Et sur la place de la mère.

Interrogeons-nous par exemple sur le matricide et le sacrifice de la fille, bien présents dans la mythologie grecque. Une des conditions de possibilité de la guerre de Troie, fondatrice de la nation grecque, est le sacrifice d'Iphigénie, et une des conséquences de cette guerre fondatrice est le meurtre de Clytemnestre par son fils Oreste : pour des raisons expliquées dans la tragédie d'Eschyle, ce meurtre est bien plus grave que le meurtre d'Agamemnon.

Des thèses récentes de G. Rosolato reconnaissent une place à la mère<sup>3</sup>. En fait, de même que les religions monothéistes se révèlent souvent comme ayant été infiltrées de mythes ou de pratiques polythéistes, de même, à la lumière de la clinique, les traits dominants de la névrose obsessionnelle se révèlent bien souvent infiltrés de traits de paranoïa, de mélancolie ou de perversion, l'ensemble ne dépendant que de la position narcissique du sujet à tel ou tel moment<sup>4</sup>. La thèse de G. Rosolato peut ainsi s'élargir : le sacrifice est le mythe central de toute civilisation.

Les lectures de Freud obéissent comme les autres à des enjeux particuliers. Sa lecture de Moïse exige l'oubli de l'histoire d'Abraham. Sa lecture du mythe d'Œdipe exige l'effacement de la légende de Laïos. La mise à l'écart de nombreuses configurations du meurtre lui est nécessaire.

1. G. Rosolato, *Le sacrifice, repères psychanalytiques*, Paris, PUF, 1987, pp. 38 et 137.
2. M. Moscovici a de son côté abordé la configuration du meurtre du père dans une autre perspective. Cf. M. Moscovici, « Mise en pièces du père dans la pensée freudienne, imposture ou pas ? », *Cahiers, Confrontations* n°1, printemps 1979 Aubier, pp. 19-63. Et : « Un meurtre construit par les produits de son oubli », *L'Écrit du temps* n°10, automne 1985, pp. 387-418. Repris dans M. Moscovici : *Il est arrivé quelque chose*, Paris, Ramsay, 1989.
3. G. Rosolato, « La communauté constituée en tant que fonction maternelle par le sacrifice, mythe central de la civilisation occidentale », in *Psychanalyse à l'Université*, tome XV n°57, janvier 1990, pp. 57-74, P.U.F.
4. La notion du narcissisme comme *position* plutôt que comme structure ou état est indiquée par J.-B. Pontalis dans *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard, 1977, pp. 159-190.

Si la figure de Dieu s'élabore à partir de fantasmes de meurtre, elle ne peut se restreindre au fantasme du père mort : ainsi, lorsque le Zohar fait correspondre le tétragramme aux figures du père, de la mère, du fils et de la fille, le judaïsme ouvre la porte à une grande souplesse de combinatoires fantasmatiques<sup>5</sup>. Par ailleurs, si le fantasme de meurtre est l'aboutissement du travail d'une pulsion, qu'elle soit d'agression ou de destruction, il faut la considérer comme les autres pulsions : sans objet fixe. Le père ne serait que l'un des objets possibles. Une perspective à visée explicative et globalisante sur la psychose, la névrose ou la perversion, ainsi que sur les diverses formations culturelles, devra donc prendre en compte le plus grand nombre possible d'éléments pour mieux comprendre les diverses configurations fantasmatiques possibles du meurtre.

## On tue des enfants

### *Abraham*

Parvenus à un âge avancé, Abraham et Sarah n'ont pas pu enfanter. Aussi reçoivent-ils avec joie la grâce qui leur est faite d'un enfant sur le tard. Mais maintenant Elohim a changé d'avis, il ne leur a accordé une grâce que pour mieux les frustrer. Il exige le sacrifice de l'enfant<sup>6</sup>. Abraham entre dans sa tente et donne l'ordre à son fils de se préparer pour partir le lendemain à l'aube. Ecoutez le silence de Sarah. Elle devine, peut-être. Désormais, il n'y a plus que silence. Abraham ne dort pas de la nuit. Sarah non plus. L'enfant, lui, dort peut-être. Il fait confiance à son père. Le lendemain ils marchent dans le désert. Abraham devance son fils. Il ne peut pas lui parler. Il est perdu dans *son Dieu*. Le Dieu d'Abraham. Ce n'est pas Dieu tout court. Non, c'est *le sien*. Ils marchent en silence. Le silence d'Abraham est lourd de toutes les douleurs. Le silence de l'enfant léger de toute l'innocence. Ou bien lourd du silence de son père. Ils boivent dans leur gourde, en silence. Quel est le regard de l'enfant lorsqu'il voit son père l'attacher, lever l'arme du sacrifice ? Comment un enfant peut-il regarder un père qui s'apprête à le tuer sans penser à sa mère ? Il dit : « Serre bien mes liens, père, pour que je n'aie pas reculer devant le couteau, et rendre ton offrande inacceptable à Dieu ! Ensuite, prends les cendres, et dis à Sarah ma mère : "ces cendres attestent la saveur exquise de la chair sacrificielle d'Isaac !" »

Ce passage qui n'appartient pas à la Bible, mais à la tradition juive<sup>7</sup>, inscrit Sarah dans le sacrifice. Impossible d'imaginer le sacrifice du fils en oubliant la mère, impossible d'imaginer la crucifixion sans Marie et la Magdaléna : il n'y a pas plus de rapport duel père-fils qu'il ne saurait y avoir de rapport duel mère-enfant. Le remplacement de l'axe qui fut si cher aux psychanalystes de langue anglaise par un autre axe qui deviendrait cher aux psychanalyste de langue française ne saurait se faire sans préjudice pour la psychanalyse. La présence de la femme dans les mythes fondateurs du monothéisme et dans la scène du sacrifice est indubitable : la communauté représente la femme.

Abraham va tuer. L'Ange apparaît qui lui dit de s'arrêter. Dieu a compris enfin ce que voulait la femme : à ce désir, un bélier suffira.

### *Médée*

Rien d'angélique chez Médée, meurtrière bien avant de tuer ses enfants. Meurtrière parce que barbare. En effet, seule une femme barbare, une étrangère, pouvait

5. Cf. *Le Zohar : le livre de Ruth*, Verdier, 1987, p. 46.

6. B. This rappelle que le meurtre du premier-né était chose courante en Palestine à l'époque. Cf. « Mythe et racisme : holocauste », *Le Coq Héron* n°106, 1988, pp. 33-49.

7. Sepher Hayafhar, cité dans R. Graves et R. Patai, *Les Mythes hébreux*, Paris, Fayard, 1987, p. 179.

tuer son frère pour favoriser l'aimé, le chéri de son cœur. La femme grecque, elle, devant sauver un seul parmi les hommes de son entourage, entre son père, son époux, son fils ou son frère, choisit toujours son frère. Médée tue son frère qui a volé la royauté à Jason. Donc, avant d'être une meurtrière, elle est d'abord une femme qui aime. Mais de quel amour ? D'un amour barbare, étranger aux Grecs. Jason a tenté de la civiliser, de la rendre digne de la terre grecque. Et, pour lui, la civilisation passait par ceci : qu'elle comprenne que l'amour implique l'abnégation. Qu'elle accepte qu'il épouse une autre femme pour accéder à la royauté. Qu'elle accepte qu'il ait vraiment une épouse, une femme grecque. Et que leurs enfants soient élevés selon la loi grecque.

Médée n'aurait jamais accepté l'ordre du Dieu d'Abraham. Pour elle, il n'y a que l'amour. Malheur à Jason ! Il n'a pas su reconnaître dans celle qui aime, l'étrangère, la folle, la meurtrière. Médée est seule. Certes, maintenant Médée regrette d'avoir trahi son père et son frère. Elle regrette d'avoir trahi pour un traître. Peut-être un instant Médée la barbare a-t-elle été fascinée par la civilisation grecque. Peut-être cette fascination l'a-t-elle rendue traîtresse. Maintenant elle découvre un Jason plus barbare qu'elle ne l'a jamais été, une civilisation plus traîtresse que sa barbarie à elle.

Médée ne tue pas ses enfants par amour pour Jason, par douleur de son amour trahi pour Jason. Euripide nous induit en erreur en centrant sa tragédie sur les ruses de Médée pour tuer la nouvelle femme de Jason : pour se venger de Jason, Médée a tué sa nouvelle femme, et elle rend ses enfants complices de ce meurtre ; maintenant ils sont devenus aussi meurtriers qu'elle, aussi barbares qu'elle, aussi seuls qu'elle.

Mais elle ne tuera pas ses enfants comme elle tue d'habitude. Pasolini le comprend. Le meurtre de ses enfants relève d'une autre logique. D'une logique toute nouvelle et peut-être si ancienne. Ce meurtre est très rapide chez Euripide. Très tendre, très délicat, très long, chez Pasolini. Ce n'est pas par amour pour Jason. Médée tue ses enfants parce qu'elle les aime, eux. Elle ne veut pas qu'ils tombent entre les mains des civilisateurs pires que les barbares. Ni qu'ils aient un tel père, si monstrueux, si fourbe, prêt à les échanger contre la royauté. Pasolini laisse entendre qu'elle les tue parce qu'ils sont enfin devenus les enfants de leur mère, des meurtriers comme elle. Leur sacrifice est le geste d'un salut collectif. Les dieux « d'ailleurs le comprennent ainsi, qui ne punissent pas Médée, mais l'élèvent aux cieux dans un char de lumière tiré par un dragon de feu. Le meurtre de ses enfants la rachète de ses autres crimes.

Batte, écrit Freud dans *On bat un enfant*, est le substitut régressif de la relation sexuelle interdite, et en même temps la punition pour la réalisation de cette relation, même sous une forme substitutive. Freud est clair : le fantasme d'amour est présent dans le fantasme de battre un enfant. L'acte de battre un enfant comme mise en pratique d'un fantasme sexuel pourrait évoquer la perversion, mais que l'acte soi pervers ou non, le dispositif constitutif du fantasme n'en reste pas moins intact.

Que penser alors de l'acte de *tuer un enfant* ?

Dans un premier temps, il ne serait différent de celui de battre l'enfant que par l'intensité. L'investissement de la relation sexuelle interdite étant plus intense, plus grande serait la satisfaction attendue, plus grande serait la punition requise, plus grande la régression cherchant un substitut à cette suprême tendresse.

Dans le film de Pasolini, avant de tuer ses enfants, Médée fait preuve envers eux de cette suprême tendresse. Infiniment douce est la berceuse qu'elle chante pour leur apporter le sommeil. De cette douceur qu'ont parfois les enfants alors même qu'ils se

livrent à des actes que des adultes considèreraient comme cruels. On sait qu'il n'est pas méchant, l'enfant qui tue un petit animal, voire à l'occasion un petit frère ou une petite sœur. Comment nommer cet en-deçà de l'amour et de la haine, de l'agression et de la culpabilité ? Position perverse polymorphe ? Peut-être. Cela ne nous fait pas mieux comprendre Médée. Elle aurait reconstitué l'objet d'amour perdu dans l'intensité de sa régression vers cet en-deçà difficile à imaginer. Médée aurait tué ses deux enfants, reproduisant son geste envers son frère, pour retrouver ce frère, et, éventuellement, de manière détournée, son père. Le plus horrible crime en Grèce était le fratricide. Peut-être aussi l'amour le plus intense et le désir le plus interdit était-il pour le frère ou la sœur.

Le télescopage de l'histoire ancienne de Médée avec l'actualité du meurtre de ses enfants implique à l'évidence une désorganisation de l'appareil psychique où les figures habituelles disparaissent engouffrées dans les mouvements pulsionnels. Et ce d'autant plus qu'il ne s'agit pas seulement de son histoire à elle mais de celle de sa lignée, et de celle de la Toison d'Or. Or la légende veut que cette toison ait appartenu à un bélier qui aurait sauvé un jeune homme d'un sacrifice. En tuant ses enfants Médée accomplit le sacrifice qui était restée en suspens. Les dieux lui sont reconnaissants. Médée qui tue est entièrement prise dans un cyclone pulsionnel. A peine lui reste-t-il peut-être un Moi idéal. Il serait possible de dire qu'elle est la limpide et calme rétine de l'œil de ce cyclone<sup>8</sup>.

Ainsi donc Médée tue d'abord les siens par amour de l'étranger. Ensuite, ce sont les siens qui lui apparaissent étrangers d'être à ce point les siens. Il serait futile de dire que Médée les tue parce que son amour de l'étranger serait devenu la haine. Médée les tue plutôt dans une quête éperdue de l'étranger qui l'entraîne, chemin faisant, à se découvrir intimement étrangère à elle-même.

Un seul personnage n'apparaît jamais, n'est jamais mentionné. Qu'en est-il de sa mère ? Peut-être l'étrangeté de la mère est-elle à l'origine de la recherche de l'étranger, et d'une plus grande circulation de la pulsion de mort dans ses circuits libidinaux. Une recherche s'imposerait quant à l'inscription métapsychologique de l'étranger chez la femme, notamment chez les mères.

### ***La solution du roi Salomon***

Lorsque nous parlons des pères et des mères, des bons, des moins bons, des mauvais, des juste assez bons, des forclos, nous croyons, peut-être naïvement, à l'importance primordiale de l'un ou de l'autre, voire des deux, pour la bonne ou mauvaise survie du petit être humain. Dans l'aveuglement de notre savoir, nous nous refusons à imaginer d'autres cas de figure possibles, et peut-être suffisants.

Il nous suffirait par exemple de peu pour comprendre que la mère n'est pas plus *certissima* que le père. Car la légende de la certitude de la mère et de l'incertitude du père prend peut-être racine dans d'autres sortes de certitudes et d'incertitudes : nous savons ce qu'éprouve le père lors de la conception ; mais jamais avec certitude est ce qu'éprouve la mère.

8. Danielle Haase-Dubosc apporte d'autres interprétations possibles du mythe, sans doute plus riches que les miennes, puisque c'est une femme qui écrit sur la légende d'une autre femme. Cf. D. Haase-Dubosc, « Médée, celle qui pense », *Sorcières* n°18, oct./nov. 1979, pp. 58-79 Stock.

Grand est le rayonnement de la sagesse de Salomon. Deux femmes viennent le voir. L'une des femmes dit<sup>9</sup> : « Moi et cette femme nous habitons la même maison. J'ai enfanté, elle étant dans la maison. Et c'est au troisième jour de mon enfancement, cette femme enfante aussi. Nous sommes ensemble, pas d'étranger avec nous dans la maison, hormis nous deux dans la maison. La nuit, le fils de cette femme meurt. Elle s'était couchée sur lui ! Elle se lève au milieu de la nuit, et prend mon fils près de moi. Ta servante sommeillait. Elle le couche sur son sein, et elle couche sur mon sein son fils mort. Le matin, je me lève pour allaiter mon fils, et voici : il était mort ! Je le distingue au matin, et voici : ce n'était pas mon fils, celui que j'avais enfanté ! » L'autre femme dit : « Non ! c'est mon fils le vivant, et ton fils le mort ! »

Je souligne : l'absence d'étrangers dans la maison est la condition de toute la suite. Pourtant ces deux femmes sont des putains, des femmes habituées à accueillir les étrangers. C'est même sûrement l'un d'eux qui leur a fait leur enfant. Qui est donc cet étranger qui leur a fait un enfant pour lequel elles se battent, un étranger qui lui-même ne pouvait pas être dans la maison ?

Les deux femmes clament être la mère. Qui a dit que la mère était *certissima* ? Salomon, du haut de son trône, plongé dans sa sagesse, demande une épée. Ses hommes apportent l'épée. « Coupez l'enfant en deux ! Donnez une moitié à l'une et l'autre moitié à l'autre ! » Terrible sentence. L'une des femmes crie : « Donnez-lui l'enfant vivant ! Ne le mettez pas à mort ! » L'autre femme hurle : « IL ne sera ni à moi ni à toi ! coupez-le ! » La tradition veut que Salomon décide de donner l'enfant à celle qui le prie en cet instant d'épargner l'enfant. Comme elle veut l'enfant vivant, c'est elle la mère. La tradition porte aux nues la sagesse de Salomon.

Quel genre de nuit peut être celle où après avoir tué son enfant une femme prend celui d'une autre ? Une nuit de pleine lune ? Ou alors, le crépuscule était très avancé, ou l'aube encore à son premier réveil. Dans une maison de terre cuite, au fin fond d'un royaume éloigné, en lisière d'une ville sans trop d'importance, peut-être plus écartée encore car c'est un bordel, dans cette maison de passe, une femme somnole. Et elle voit quelque chose. Elle voit une femme qui en se couchant sur son enfant le tue. Elle voit que cette femme se réveille et s'aperçoit du meurtre. Elle n'entend pas cette femme crier et ne voit pas la douleur la terrasser, elle ne voit pas la surprise la saisir. Mais elle la voit, agile comme un démon, prendre l'enfant mort dans ses bras, venir vers son lit, se pencher sur elle, faire l'échange des enfants. Lui prendre l'enfant vivant et lui laisser l'enfant mort.

Elle voit et ne réagit pas. Elle ne se lève pas pour aider l'autre qui vient d'accoucher et de tuer son enfant alors qu'épuisée elle dormait. Elle ne la console pas quand l'autre s'aperçoit de la présence de la mort dans la maison. Elle sait que l'autre est une meurtrière mais elle ne réagit pas quand l'autre prend son enfant. A quoi rêvait-elle en somnolant ? A une meurtrière, qui viendrait protéger son enfant ? Ou qui viendrait l'aider pour que, plus confortablement, elle puisse dormir ? Elle a vu l'autre changer les enfants pendant la nuit, elle se lève pour allaiter son fils, et, plutôt que de se diriger vers le lit où elle sait trouver son fils, elle se penche sur l'enfant mort. Ce n'est que le découvrant mort que, du même coup, elle réalise pleinement qu'il n'est pas son enfant. C'est alors seulement qu'elle cesse de somnoler, se réveille, et affirme que l'enfant mort lui est étranger.

Sans doute auparavant sommeillait-elle. Du sommeil de la raison. Sans doute sommeille-t-elle de ce même sommeil devant Salomon. Ses propos sont contradictoires,

9. I Rois 3, 6, *La Bible*, trad. A. Chouraqui. Paris, Desclée de Brouwer, 1985.

son discours peu cohérent. Elle ne songe pas à expliquer comme elle a pu traîner devant le roi si puissant une femme si maligne, si rusée. Pourquoi serait-elle venue, l'autre femme, si elle n'était pas sûre de son bon droit, absolument sûre de sa maternité ?

Il suffit d'imaginer que la femme qui a connu la douleur infinie, le déchirement des entrailles et de l'âme après avoir tué son enfant, la femme qui a pu faire le deuil de son enfant, cette femme-là ne veut plus que cette histoire se reproduise. Elle est fatiguée, blessée. Lasse, se réveillant à l'incohérence de ses propos, acceptant d'être encore une fois, pour la dernière fois, incohérente, elle qui un instant a voulu se consoler de la mort de son enfant en volant l'enfant de l'autre, elle s'aperçoit qu'il n'y a pas de consolation possible. Elle décide de laisser l'enfant à l'autre. Qu'il vive, cet enfant, puisqu'elle, elle connaît la mort de l'enfant.

L'autre femme cependant hurle au roi que l'enfant soit coupé car elle ne connaît pas l'enfant mort, elle n'a pas fait le deuil de son enfant, elle ne connaît ni la douleur ni le déchirement si intimes à l'autre. La vraie mère hurle à Salomon son désir que son enfant soit tué.

Elle est la mère et donc elle veut le meurtre de l'enfant. Elle n'a pas pu l'exécuter elle-même, et sûre de son bon droit, comme toute mère véritable, elle en appelle au père, au roi, au suzerain.

Et Salomon décide de donner l'enfant à la meurtrière. La décision est difficile. Ou bien la sottise de Salomon dépasse encore notre naïveté, ou bien la sagesse de Salomon dépasse notre bêtise. La seule chose dont nous pouvons être certains c'est que cette légende idéalise la mère en refusant de reconnaître ses souhaits meurtriers<sup>10</sup>. C'est ce que tout Israël a entendu, en reconnaissant alors la présence de l'Elohim. C'est-à-dire en idéalisant le père qui non seulement ne pouvait pas choisir le meurtre sans consulter les femmes, mais en outre ne se trompait pas sur les rapports de la mère avec ses propres impulsions meurtrières. Et si le père exprime des souhaits meurtriers, c'est pour mieux cacher ceux de la mère. Si la mère les reconnaît, cependant, il est prêt à laisser vivre l'enfant – quitte à se tromper de femme.

La femme qui à sa grande surprise se voit attribuer l'enfant est une étrangère à deux titres : seules les étrangères tuent leurs enfants, mais, surtout, contrairement à ce qu'elle affirmait, il y avait des étrangers dans la maison, ils étaient bien là, bien logés en elle-même : son étrangeté d'elle à elle.

C'est en reconnaissant ces étrangers, l'enfant qui n'est pas à elle et le roi meurtrier, qu'elle devient intime à elle-même, et décide de laisser vivre l'enfant qui lui est maintenant, et pour toujours, de toute façon, étranger. Comme s'il s'imposait à une femme, pour devenir mère, de se perdre et de se retrouver. Comme s'il s'imposait à une mère d'accepter de traverser l'épreuve de l'étranger pour admettre son enfant en tant que tel. La même tâche incombe aussi à l'homme, mais chez lui ce double mouvement d'éloignement de soi-même puis de réappropriation de soi sera toujours médiatisée par l'étrangeté de la femme.

## **Le renversement des générations**

Patrick vient escorté de ses parents. Ou plutôt, Patrick vient, et ses parents viennent. Indépendamment les uns des autres. Patrick me tend une lettre du médecin qui les accueille tous les trois aux urgences où les a conduits la gendarmerie. L'interne de garde, excédée, m'a appelé. Patrick a le cuir chevelu fendu, sa mère une gigantesque

10. Aujourd'hui, de Winnicott à Dolto en passant par Bettelheim et d'autres, toute une tradition psychanalytique insiste sur la « mère suffisamment bonne » en négligeant la figure de la « mauvaise mère ».

bosse sur le front, et son père le nez aplati. La lettre dit qu'ils se sont battus en famille.

Il y a aussi les cheveux ébouriffés de Patrick, son regard perdu derrière des lunettes trop grandes, et son manque de coordination lorsqu'il essaie de poser ses bras trop longs quelque part.

Enfin, il y a cette image qui ne colle pas : des parents solides paysans bâtis de chêne massif, et un Patrick frêle, intellectuel, perdu dans des nuages de rêve.

L'entretien se déroule avec Patrick seul : ses parents restent dans la salle d'attente. D'une voix titubante il me donne des renseignements épars. Il termine ses études dans une grande école renommée... il a toujours été très fort en mathématiques, c'est même son « hobby »...il est le dernier d'une fratrie de cinq...beaucoup plus jeune que tous les autres...très loin derrière le dernier de ses frères... Il a très peu de contacts avec ses frères et sœurs...ils exercent tous des petits métiers manuels ou commerciaux...

Il faudra à Patrick une bonne heure pour si peu dire. Sa voix titube et s'égaré. Il part dans un sens pour revenir en arrière, indiquant par des mouvements de bras les changements de cap. Pour retrouver son fil, il scrute le plafond, longtemps, comme s'il cherchait à s'orienter dans des constellations qu'il serait seul à voir. Il cherche ses mots comme quelqu'un chercherait une aiguille dans la Voie Lactée.

Patrick me rend soucieux. On l'affirme schizophrène. Quant à moi, je ne veux rien en savoir. Je n'ai pas envie de perdre, encore une fois, la lutte inégale contre la folie. Je me dis que peut-être il deviendra schizophrène, que pour l'instant il ne l'est pas, que nous pouvons éviter qu'il ne le devienne. Combien semble étrangère cette notion à ceux qui l'emploient ! En sortant de l'entretien, qui a été long, Patrick passe devant ses parents presque en courant. Eux, je ne les verrai pas : il n'est pas évident qu'ils veuillent s'entretenir avec moi. En me croisant, la mère de Patrick marmonne avec une triste violence : « Il aurait mieux valu qu'il soit mort à sa naissance... » Je frémis. Ce n'est pas qu'il soit né mort, mais que sa naissance signe l'acte de sa mort, que sa naissance soit sa mort, dans un éblouissant raccourci du temps.

Patrick revient seul pour ces entretiens de prospection. Il est lui aussi soucieux. Cet épisode avec son père lui semble bizarre. Il l'a bel et bien giflé. Non, ce n'est pas la première fois qu'il gifle quelqu'un. Il a déjà gratifié d'une claque une amie qui l'éconduisait. C'était l'époque où en dehors des exercices de mathématiques son seul loisir était de déambuler le long des rails. « J'aimerais avoir une vie normale, comme les autres gens ». Ni *normal* ni *les autres gens* ne lui évoquent rien. « Je voudrais me faire respecter par les gens ». Ne l'est-il pas ? Ou a-t-il le sentiment de ne pas respecter quelqu'un ? « J'ai tendance à rester dans mon coin quand j'ai des problèmes ». Mais a-t-il un coin à lui, bien à lui ? où il se sente à l'aise ? Il doit en avoir un, même si ce n'est pas évident, car ses sombres paroles présentent des éclaircies. « ... Je crois que je n'ai jamais pu savoir vraiment ce que j'aime dans la vie ». Il voudrait pouvoir équilibrer sa façon d'être qui oscille de l'extrême timidité à l'extrême violence. « ...Comme lorsque j'ai battu mon père. » - « Ah, c'est vous qui avez battu votre père ? » - « Oui... » Je ne savais pas. On bat un enfant, oui, mais on bat un père, non. « ... Et comment ça s'est passé, très exactement ? » - « ...Comme ça : je me suis levé de mon lit, j'ai été dans sa chambre, il était couché, je l'ai giflé. » - « Et pourquoi donc ? » - « ...Parce que je suis timide, et j'ai pensé que si je suis timide c'est que mon père m'écrase. Donc, il fallait que j'en finisse. Il fallait commencer par là. » On bat son père. Un père est battu.

Avec Patrick il faut reprendre les choses très lentement, lui laisser le temps de prendre son temps. D'essayer les ailes de la parole. De ne plus avoir à faire machine arrière. Lui laisser le temps de comprendre qu'il lui faut me reconstituer ce fragment de

son histoire pour que je puisse le comprendre avec lui.

Il reviendra, toujours seul. Les éléments apparaissent de manière éparse. « ... Mes parents passent leur temps à dire qu'ils me donnent tout, qu'ils me donnent de l'argent pour mes études, qu'ils n'ont jamais pu faire d'études, eux. » Et nous comprenons des banalités, que des parents qui pensent tout donner ne donnent peut-être pas des choses essentielles. Ou bien qu'ils attendent en retour « tout » de leurs enfants. Quelles choses essentielles ? Je ne sais pas. C'est à lui de le savoir. Que tout en étant là, ils sont toujours absents, qu'ils ne donnent aucun espoir d'une certaine tendresse. Réparatrice. De quoi ? Je ne sais pas. De la fatigue des jours d'examen, de l'ennui de la rentrée des classes... Pas une seule fois un jeu de pétanque ou de ballon. Le premier souvenir évoqué par le mot « mère » ? Un martinet. « Soi-disant je lui ai manqué de respect. J'avais vers les cinq ans. » Sa mère qui lui donne tout n'est jamais venue l'embrasser dans son lit. Il devait aller dans la salle où elle tricotait et où son père ne faisait jamais autre chose que tirer sur sa pipe, pour leur demander leur bénédiction. Ils la marmottaient avec peine.

La bénédiction ? « Oui, la bénédiction... » Et issue de je ne sais quelle chaîne associative une figure me viendra avec la force de l'évidence. Comme s'ils n'étaient pas ses parents mais plutôt des grands-parents. ? « Oui, c'est ça », jubile Patrick.

Leur air de ne pas être ses parents ne venait pas seulement de leur robustesse comparée à sa fragilité. Il manquait surtout l'écart d'âge entre parents et enfants. La différence abyssale entre eux n'était pas plausible : une mère de soixante-treize ans et un père de soixante-neuf ? Et vingt-cinq ans d'écart avec son dernier frère ? Il aurait pu être le fils de ses frères et sœurs. Ou leur neveu. D'où l'absence de rapports entre eux, mais aussi les fantasmes incestueux. « ...Ma mère a toujours dit que j'étais un accident... que j'aurais dû naître mort ». On bat des grands-parents.

Même si cette histoire se déroulait depuis plus de vingt ans, il était impératif de parler des événements récents. Car depuis un mois les résultats de Patrick en mathématiques ont nettement fléchi. A quatre mois de son diplôme, sa moyenne, toujours entre 18 et 20, est tombée à 14. Or, les mathématiques ont toujours été ce coin où Patrick se retire quand il a des problèmes. Maintenant, ce coin est moins protecteur. Il se lézarde.

Et puis, il y a une semaine, Patrick réparait une table. Son père le pousse, disant qu'il le fera à sa place, que Patrick ne sait rien *réparer*. Ces mots et gestes de son père tourbillonnent une semaine dans son esprit, puis, le soir de l'accident – accident où Patrick se reconnaît pleinement, où il trouve sa raison d'être -, ne trouvant pas le sommeil il va dans la chambre de ses parents. Il s'assied à côté de sa mère pour s'enquérir de sa position à elle dans le conflit larvé entre son père et lui. Elle ne comprend pas la question. Elle n'écoute déjà pas très bien, et le langage de Patrick lui est devenu étranger. Etrangère au langage de son fils. Patrick se lève, contourne le lit, assomme son père d'une gifle magistrale, puis retourne dans sa chambre.

Là, il entend son père geindre. Il saisit le tisonnier et revient dans leur chambre. « Lâche ça, Patrick, tu ne vas pas tuer ton père ! » s'écrie la mère. Comment le savait-elle si bien ? Patrick lâche l'objet mais jette à son père un « ça ne te suffit pas ? tu en veux encore une autre ? »

Maintenant le père s'est emparé du tisonnier et poursuit Patrick qui s'enferme dans sa chambre. La mère s'interpose et parvient à reprendre le tisonnier, mais le mari trouve un bâton. La porte s'ouvre : Patrick menace son père d'une chaise. Le père assène un coup de bâton qui va heurter la mère. Patrick lance la chaise qui se brise contre la tête du père, lequel alors trébuche et dégringole dans l'escalier puis percute de front la porte de

la cuisine.

A la vue du sang entre les deux hommes, la mère s'affole et appelle les gendarmes. Soudain, à la grande surprise de Patrick, son père éclate de rire : « Mais tu me traites comme si j'étais un gamin, ma foi ! » - « Mais tu *es un gamin* !! » s'entend crier Patrick. On bat un enfant. Un père de vingt-quatre ans bat un enfant de soixante-neuf.

D'autres séances sont nécessaires pour que Patrick s'interroge sur le sens du mot *gamin* et pour qu'il puisse se décider à interroger ses parents, accédant ainsi à son histoire et à la compréhension à du rôle de ses parents dans cette histoire.

Son père, qui est l'aîné de trois garçons, n'a pratiquement pas connu son propre père, mort à la guerre. Leur mère les a élevés seule et sans l'aide de personne. Patrick évoque la fierté de son père quand il parle du courage de sa mère. Les garçons en grandissant l'aidaient, surtout lui, l'aîné. Il travaillait la terre, les jardins, les potagers, les bois.

Un jour vint où sa mère, avec l'âge ne se sentit plus les forces de faire face à autant de tâches. Elle engage donc un travailleur. Quelques mois plus tard le nouveau venu ira aussi la travailler, dans son lit. Le gamin se voit dépossédé de sa position privilégiée, si jamais elle le fut. Son père, mort à la guerre, détrôné.

Après quelque temps, il s'avère qu'à quelque chose malheur est bon. L'homme de la mère ramène à la maison sa fille, orpheline de mère comme lui, le *gamin*, est orphelin de père : tous les deux depuis l'âge de trois ans. Un peu plus âgée que lui, la jeune fille est l'aînée de trois sœurs comme il est l'aîné de trois frères. Différence : elle a été élevée par ses grands-parents maternels, voyant rarement son père. Jusqu'au jour où, dix-huit ans après le décès de sa mère, ce père vient la chercher pour l'emmener dans sa nouvelle demeure, l'éloignant de ses grands-parents maintenant trop âgés pour l'élever et ayant désormais besoin d'une autre aide que la sienne.

Autre différence de taille : ses deux petites sœurs sont mortes noyées en bas âge, et la jeune fille a vécu seule entre ses grands-parents.

Bien sûr, cette jeune fille épousa le *gamin* plus jeune qu'elle, et devint la mère de Patrick. Patrick évoque les larmes de sa mère lorsqu'elle parle de sa vie. Successions de deuils coup sur coup, ce qui rend leur élaboration difficile, voire impossible. Intensification de la circulation de la pulsion de mort qui, par renversement, fait de Patrick un étranger à sa mère, tout comme sa mère à elle, morte, lui est une étrangère<sup>11</sup>.

Les pères morts dont le deuil n'est pas fait ressurgissent dans la figure toute-puissante de Dieu ou bien comme des revenants, des fantômes. Mais les mères mortes dont le deuil n'est pas fait, où vont-elles ? Deviennent-elles des Erynnies qui rendent leurs filles meurtrières d'enfants ? Des Lilith accouchant de montres ? Ou des Parques ?

A l'époque de leur rencontre, la mère de Patrick a vingt et un ans, son père dix-sept. Ils vivent isolés dans les champs, dans les bois. A entendre Patrick, c'est à se frotter les yeux, à se secouer les oreilles : cette dynamique banlieue parisienne, il y a quarante ans, était la pleine campagne, décor où des parents préhistoriques avec des histoires antédiluviennes avaient vécu leurs amours de jeunesse, subsisté de l'agriculture, et, finalement, pris une paisible retraite dans une calme commune. En dix ans, avec l'accélération vertigineuse des choses, ils avaient été témoins d'une métamorphose que trois ou quatre générations sur leur planète à eux n'auraient pu accomplir : le passage de l'agriculture manuelle à des calculs de galaxie. Je suis en présence de l'infime pourcentage statistique, doublé d'une trouvaille archéologique. Patrick commence à peine à concevoir la dimension de sa solitude, pire, de son isolement, et cela semble beaucoup le troubler.

11. Cf. le texte fondateur d'E. Jones, « Le fantasme du renversement de l'ordre des générations », dans *Théorie et pratique de la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, pp. 372-377.

Patrick est le carrefour d'un enjeu stratégique pour le narcissisme de ses parents. Narcissisme surinvesti car la mort s'approche à grands pas et le succès social de leur fils dépasse leur compréhension : ils sont d'autant plus éblouis par la récupération d'images d'enfance grandioses qu'elles ont toujours été absentes.

Pour son père, Patrick est une résurgence de son propre père disparu, dont il devient le fantôme dans un renversement de générations. D'où le *gamin*. Il a eu enfin la raclée qu'il lui aurait fallu enfant. Une gifle venue avec soixante ans de retard.

Pour sa mère, Patrick est le support d'identification narcissique. Elle se venge à travers lui des raclées que lui inflige son mari lorsqu'il boit. Mais le couple formé par Patrick et son père fait aussi revivre pour elle le couple de ses grands-parents, dont elle peut enfin s'occuper dans leur détresse, tout en récupérant parfois une position gamine. Et une convergence existe entre elle et son fils : il est aussi seul entre ses parents grands-parentaux qu'elle a pu l'être avec ses grands-parents parentaux.

Donc, tout le monde a le fou rire. Patrick lui-même, malgré le caractère anxiogène de sa position, est contaminé par les rires. Il est pris de rire pendant les séances en évoquant les transformations de sa vie de famille. Ses parents ont enfin accepté de lui une invitation au restaurant : c'est la première fois de leur vie. Ils ne peuvent croire que Patrick, si jeune, puisse dépenser presque autant que leur retraite en un repas. Ils ne parviennent pas à se faire une idée de combien il gagne et continuent de lui donner 100 francs d'argent de poche par mois et autant sur son compte à la caisse d'épargne. Patrick rit encore de la surprise de sa mère devant la cocotte-minute qu'il lui a offerte et de l'admiration de son père pour sa rapidité à préparer le dîner : Patrick est plus fort que sa femme à la cuisine. Patrick a le fou rire. On ne fantasme pas le renversement des générations lorsqu'il envahit la réalité.

Patrick est plus réflexif maintenant, plus présent à ses séances. Plus silencieux aussi. Toute la solitude des mathématiques, du mois des siennes, a pris corps en lui. Comment peut-on être fils de ses grands-parents, père et femme de son père, sa propre mère et les grands-parents de sa mère, le tout se découvrant accidentellement lorsqu'un incident d'une gravité certaine où le meurtre n'était pas exclu, mais où tout le monde a le fou-rire ? Le silence de Patrick s'entrecoupe de phrases saccadées : « Hier, j'ai claqué une porte, tout ça... Je ne comprends pas... Comment l'expliquer ? » Et, en l'absence d'explication, Patrick agira de nouveau. Avec un grand couteau il menace de mort ses parents. Le père se cache derrière l'Hier, j'ai claqué une porte, tout ça... Je ne comprends pas... Comment l'expliquer ? » Et, en l'absence d'explication, Patrick agira de nouveau. Avec un grand couteau il menace de mort ses parents. Le père se cache derrière l'armoire, la mère, dans un sursaut d'anxiété, tire un fil qui pend du haut du placard, et un poste de radio s'écrase sur l'épaule de Patrick. Epaule qui tient le couteau. Couteau qui tombe par terre. Tout le monde éclate de rire.

On tue des parents comme on tue des enfants. Patrick pourrait-il tuer, comme Médée ou bien comme la putain qui a un geste insensé en a ajouté un autre, de faire appel à la justice de Salomon ? Le fera-t-il un jour ? Ce qui semble sûr, c'est que ce sera la même sollicitude, la même tendresse, la même distraction et la même solitude égarée que Médée ou que la putain qui dort sur son enfant mort. Les rires se transformeront en caresses, les accolades ou les heurts en abandon des corps, les jeux tant de fois joués en lassitude. La douleur et la solitude est le lot de ceux qui ne peuvent rien transmettre, ou ce si peu de chose qu'est la mort, faute d'avoir eu des mères, ou en ayant eu des mères étrangères à leurs gestes maternels, ou étrangères à la parole de leur époux désignant comme mères, des mères incapables aussi de désigner ces époux comme pères.

Qu'est-ce qui pousse Patrick à battre, à vouloir tuer ? Les paroles de son père, de

sa mère, certes. Mais surtout les morts en lui, ces fantômes encombrants. Le père disparu de son père, la mère morte de sa mère, mais aussi ses deux petites tantes, malgré leur bas âge, car c'est peut-être d'elles que la mère de Patrick n'a pas pu faire le deuil, et peut-être leur noyade qui l'a empêchée de faire le deuil de sa mère. Tous ces morts veillaient sur la naissance de Patrick. Ils renforçaient chez sa mère, cette orpheline, cette étrangère sans mère, le désir qu'il naisse mort. Les morts le réclamaient. Pour s'en débarrasser, Patrick doit battre, tuer.

## Eléments d'analyse

### « *On bat un enfant* »

*On tue un enfant* est le titre d'un livre de S. Leclaire publié en 1975<sup>12</sup>. La même année, (année de la loi Veil sur la législation de l'avortement), G. Rosolato s'intéresse au meurtre d'enfant<sup>13</sup>. Le meurtre d'enfant pour G. Rosolato est un élément central des cultures monothéistes. Pour Leclaire, le meurtre de l'enfant merveilleux (ou terrifiant) que chacun porte en soi est ce sur quoi se fonde la pratique analytique. Mon intérêt se porte quant à lui sur l'inscription métapsychologique du meurtre d'enfant, qu'il demeure au statut de fantasme ou qu'il se réalise. Dans ce sens, il me semble curieux que Leclaire n'ait pas pris appui sur le texte de Freud dont son titre s'inspire. Dans cette perspective, le meurtre ne serait alors que la dernière marche dans l'escalier des diverses violences physiques dont l'acte de battre fait partie.

Dans *On bat un enfant*, Freud distingue plusieurs temps dans la constitution du fantasme de violences faites à l'enfant. Un premier temps serait : « *le père bat un enfant* », et, par adjonction : « *le père bat un enfant hăi par moi* ». Le deuxième temps du fantasme verrait une transformation dans la personne de l'enfant : « *Je suis battu par le père* ».

Et le troisième temps verrait la disparition de la personne du père : « *On bat un enfant* », ou, comme on préfère aujourd'hui traduire : « *Un enfant est battu* ».

D'une part, le père peut être remplacé par n'importe quel autre personnage masculin (Freud restant très dubitatif sur le fantasme d'être battu par la mère et ne l'admettant que si la mère est clairement un substitut du père). D'autre part, l'enfant est encore plus indéterminé que dans le premier temps du fantasme : ce sera un enfant quelconque, plusieurs enfants. Enfin, le geste de violence est lui-même variable à loisir : ce peuvent être de simples punitions, des humiliations. Le seul trait essentiel aux fantasmes de cette dernière phase est d'être associés à une forte excitation sexuelle.

Ce premier volet des thèses de Freud mérite commentaire. D'abord, le rapprochement s'impose entre la formulation du premier temps du fantasme (« *Le père bat un enfant...hăi par moi* ») et la formulation du fantasme central de la parană a et du délire de persécution tels que Freud les présente dans *Le cas Schreber*. Rapprochement qui nous aide à comprendre l'érotomanie homosexuelle (« ce n'est pas moi qui l'aime, c'est lui – ou elle – qui m'aime »), car à « *le père bat un enfant hăi par moi* » il faut bien ajouter : « *moi, il m'aime* ». De même, le deuxième temps de la formation du fantasme de violences faites à un enfant gagne à être rapproché d'une des formules du refoulement du fantasme homosexuel dans la parană a. Le « *je suis battu par le père* » non seulement implique l'identification de l'enfant à celui qui dans l'étape antérieure est battu – « *non, il ne m'aime pas, moi non plus, il me hait* » -, mais il exige un « *mais moi, je l'aime, ce père qui me bat* » : formule du martyr mystique ou du masochisme

12. S. Leclaire, *On tue un enfant*, Paris, Seuil, 1975.

13. G. Rosolato, « Culpabilité et sacrifice », *La relation d'inconnu*, Paris, Gallimard, 1978.

paranö de<sup>14</sup>. La persistance de cet amour est facilement explicable : dans le premier temps du fantasme, l'enfant aimait déjà son père, il aimait le père qui battait l'enfant hä par lui, et il s'aimait lui-même du même amour qu'il attribuait au père à son égard. Ce fantasme pourrait être le précurseur éventuel d'un délire ou d'un symptôme, car, comme nous le savons avec Freud, s'il est si difficile d'abandonner ses délires et symptômes, c'est que les malades aiment leur délires ou leurs symptômes comme eux-mêmes.

Un autre commentaire possible de cette première partie de *On bat un enfant* porterait sur le sort fait à la mère. Mélanie Klein nous apprend que si le fantasme d'être battu par le père prend parfois une telle force, c'est qu'il protège alors de fantasmes autrement violents où l'enfant serait la proie de la rage déchaînée de la mère : morsures, déchirures, étripages. Et la clinique montre que le fantasme d'être battu(e) par la mère n'est pas si rare que Freud le pensait, la *mère qui bat* pouvant servir de protection non seulement contre *la mère qui mord, déchire ou étripe*, mais aussi contre le fantasme d'une violence inimaginable du père. Que *la mère qui bat* soit un remplaçant du père, comme le dit Freud, reste extrêmement questionnable : ce pourrait être exactement l'inverse.

Enfin, lorsque Freud propose es variations du geste de violence imaginé à l'intérieur du fantasme, *battre* devenant *de simples punitions ou diverses humiliations*, nous pouvons nous demander pourquoi sa démarche tend toujours à atténuer la violence originale du fantasme, et à jamais l'intensifier. Pourquoi pas : « *on mord un enfant* », « *on déchire un enfant* », « *on tue un enfant* » ?

### ***On tue un enfant par excès d'amour***

En fait, lorsque j'introduis la question de l'amour dans ce premier volet de thèses de Freud, je ne fais qu'avancer sur son deuxième volet, pour en dégager des formes de violence plus intenses, sinon plus archaïques, ainsi que certaines formules pour mieux comprendre certaines pathologies plus graves. Dans son deuxième volet, Freud souligne en effet que le premier temps du fantasme, le temps de l'amour incestueux, ne concerne pas seulement « *battre* » et « *här* », car une perspective économique et dynamique exclut la possibilité de considérer la haine sans signaler la place de l'amour, et vice-versa. Le fantasme dit alors : « *Le père n'aime pas cet autre enfant, il n'aime que moi* ». Dans le deuxième temps du fantasme viendra la culpabilité provoquée par l'amour incestueux, culpabilité qui servira de protection contre cet amour, mais pourra aussi lui donner un nouveau sens. Freud ne s'arrête pas au « *Non, il ne t'aime pas, car il te bat* », il va plus loin : « *Battre n'est pas seulement la punition de la relation sexuelle interdite, c'est aussi un substitut régressif* ».

Si l'on ne minimise pas la violence présence dans le fantasme du battre mais si, comme je le propose plutôt, on la considère à son maximum, la conclusion s'impose que la morsure, la déchirure, la torture, le meurtre, non seulement sont des punitions plus violentes pour une relation sexuelle interdite, mais aussi constituent des substituts plus régressifs pour des fantasmes de relation sexuelle dont l'intensité et l'archaïsme expliqueraient la violence de la punition. Ce que nous devons en déduire n'est pas vraiment surprenant : **on tue un enfant par amour pour lui.**

C'est par amour qu'on le mord ou qu'on le déchire. Nous pouvons ainsi comprendre la tendresse de Médée, la distraction de la putain ou les fous rires de Patrick : c'est une forme d'amour extrêmement archaïque – tissé parla haine.

14. Cf. L.E. Prado de Oliveira, « La libération des hommes ou la création de la pathogénèse », in *Cahiers Confrontations* n°6, automne 81, Aubier, p. 187.

### ***Le point de vue topique***

Si cette conclusion s'impose, une question en découle. L'intensification des désirs sexuels interdits et l'exacerbation qui s'ensuit de la violence de la punition donnent une compréhension économique et dynamique du meurtre d'enfant. Mais qu'en est-il d'un point de vue topique ? S'il est vrai que toute véritable compréhension psychanalytique exige l'articulation des trois perspectives, économique, dynamique et topique, souvent cette articulation est difficile à formuler de manière satisfaisante. On peut évidemment dire que le meurtre d'enfant implique un désinvestissement de *l'idéal du moi* au profit du *moi idéal*, et un désinvestissement presque complet des systèmes conscients et préconscients au profit des processus inconscients. Si cette réponse est relativement satisfaisante pour des cas individuels, elle l'est moins pour la psychologie collective, et Rosolato nous montre toute l'importance du meurtre d'enfant pour cette dernière<sup>15</sup>. Outre les éléments qui précèdent, il faut sans doute une grande circulation de la pulsion de mort à travers la chaîne des générations pour que le meurtre d'enfant soit possible : notion qui satisfait davantage la psychologie collective.

### ***Les fantasmes n'ont rien de pathologique***

Cependant, le point de vue topique ne doit pas nous faire oublier l'importance fondamentale des points de vue économique et dynamique pour comprendre le passage de « on bat un enfant » à « *on tue un enfant* ». Car trop souligner le point de vue topique reviendrait à supposer une quelconque pathologie aux fantasmes de violence plus importants que battre. Les fantasmes en eux-mêmes n'ont rien de pathologique. Les parents se sentent culpabilisés d'en parler, alors que cela pourrait les soulager. Et ceux qui s'occupent de ces problèmes ne peuvent les théoriser, comme si ce faisant le risque était grand de les justifier<sup>16</sup>. Le meurtre, la mort, ne demeurent-ils pas des figures traumatiques par excellence ? Quoi de plus traumatique et sidérant que la perspective de sa propre mort ? Les fantasmes n'ont rien de pathologique : c'est leur mise en scène qui relève des pathologies propres à chacun. De même pour le meurtre de l'enfant.

### ***« Je bats un enfant »***

L'article de Freud mériterait plus longue discussion. Il y théorise un fantasme infantile alors que le matériel dont il dispose est es souvenirs d'adultes. Cette démarche est plus problématique qu'il ne semble. Par exemple, ne s'agirait-il pas de souvenirs-écrans de la part d'adultes eux-mêmes pris dans le fantasme de battre des enfants ? D'autre part, comme à son habitude, Freud envisage la mise en place de la situation œdipienne uniquement du point de vue de l'enfant. Depuis un certain temps nous connaissons l'impératif de l'envisager du point de vue de l'adulte. Et il semblerait que chez l'adulte tous les temps du fantasme soient également à l'œuvre.

Dans un premier temps nous aurions : « *Moi, le père (ou la mère), je bats un enfant. Pas mon fils ou ma fille, car eux je les aime.* » Ou même : « *Mon enfant, aimé de moi, bat un autre enfant, hä par moi (car il menace le mien)* ». La haine de l'autre enfant est toujours là.

Dans un deuxième temps nous aurions : « *Je bats mon enfant à moi* ». Il ne sont pas nombreux, les adultes disposés à avouer la haine qu'ils éprouvent envers leurs

15. G. Rosolato, *Le sacrifice, repères psychanalytiques*, op. cit. Et « Culpabilité et sacrifice », op. cit., pp. 81-94.

16. Saluons le courageux article de G. Gasquet, « L'ombre de ton ombre : être dans la solitude », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°36, automne 1987. Il y parle des « fantasmes inavouables, crus, violents, meurtriers » que peut avoir un adulte envers un enfant.

enfant. S'ils les battent, il y a des raisons, que ce soit pour leur bien ou parce que les enfants les provoquent, ou qu'on ait été soi-même battu dans l'enfance. Les parents ne peuvent pas non plus évoquer aisément les émois sexuels suscités en eux par leurs enfants. Cet inavouable entraîne sans doute un plus grand besoin de châtement. Des enfants.

Dans le troisième temps enfin, l'adulte dirait : « *On bat des enfants* », ou même : « *Les enfants se battent entre eux* », sans que l'émoi sexuel accompagnateur du fantasme apparaisse très intense, comme s'il s'était émoussé. On en parle dans l'indifférence. D'ailleurs, cette indifférence peut accompagner les constatations de violences graves faites à des enfants ou à d'autres adultes. Après tout, ils sont extrêmement peu nombreux ceux qui se mobilisent contre ces formes de violence : « *On torture* », « *on tue* ». Peut-être les traumatismes cumulatifs indiqués par Masud Khan créent-ils une sorte d'autisme culturel ?

### ***La mère, l'amante et la pleureuse***

J'ai pu indiquer, pour Médée, Patrick ou la putain, ce qui me semblait leur étrangeté. J'ai pu indiquer une foncière étrangeté de Médée et des mères meurtrières. Cette étrangeté ne me semble pas se réduire à des déplacements géographiques. Ni pouvoir donner lieu à une psychologisation des rapports entre hommes et femmes.

Je prends donc appui sur un autre texte de Freud, *Le thème des trois coffrets*. La femme occupe ici une position très différente de celle qu'elle occupe dans la plupart des textes de Freud. Ici, il interprète les trois figures féminines présentes dans le thème des trois coffrets : « *On pourrait dire que ce sont les trois inévitables relations de l'homme à la femme qui sont ici représentées : voici la génératrice, la compagne et la destructrice. Ou bien les trois formes sous lesquelles se présente, au cours de la vie, l'image de la mère : la mère elle-même, l'amante que l'homme choisit à l'image de celle-ci, et, finalement, la Terre-Mère, qui le reprend* ». Il me semble difficile de réfuter ces trois images de la femme, même si on peut en ajouter d'autres, la guerrière, l'épistolaire, la soignante, la philosophe, la mégère, par exemple. Ces trois figures sont à la fois irréductibles et l'essence de toutes les autres.

Je postulerai qu'une radicale étrangeté s'établit chez la femme lorsqu'en elle ces trois figures sont disjointes. Que la mère se présente sans l'amante et sans la pleureuse, et elle sera prête à tuer. Que l'amante se présente sans la mère et sans la pleureuse, et elle oubliera de préserver la vie de son enfant. Que la pleureuse se présente sans la mère et sans l'amante, et elle proposera à l'enfant l'étincelant raccourci d'une tentation de mort au moment même de la naissance. Isolée dans une quelconque de ces positions, la femme ne sera pas en mesure de reconnaître un homme comme amant, père ou mortel. Le traumatisme qui fait voler en éclats la triple figure de la femme la rend étrangère à elle-même. Aussi étrangère que, pour les humains, la mort.

L.E. PRADO DE OLIVEIRA  
*Psychanalyste*  
127, bd St-Michel  
75005 Paris. France.

*(Je remercie Monique David-Mesnard d'avoir bien voulu lire cet article et discuter avec moi de quelques-unes des idées présentées.)*